



TROISIÈME
DINER DE « LA PLUME »

sous la présidence de

FRANÇOIS COPPÉE

VOUS ÊTES PRIÉS DE BIEN VOULOIR VENIR PARTAGER
NOTRE DINER DU DIX MAI 1892, A 7 HEURES ET DEMIE
PRÉCISES. CAFÉ DES LETTRES ET DES ARTS, 42, RUE DES
ÉCOLES.

COMME NOUS NE POUVONS DISPOSER QUE D'UN NOMBRE
ASSEZ RESTREINT DE PLACES, NOUS VOUS SERIONS OBLIGÉS
DE RÉTENER LA VÔTRE AVANT LE 9 COUVRANT.

Prix du Dîner : CINQ francs.

A neuf heures et demie précises

SOIRÉE MUSICALE & LITTÉRAIRE

LA COMMISSION.



LES FRÈRES

PEYROT DES GACHONS

Pour sa dixième année, l'Ermitage, toujours "Revue mensuelle illustrée de littérature et d'Art", perd sa couverture illustrée, voit ses rédacteurs réduits au nombre de douze, "libres esprits qui, en dehors de toute école, manifestent de communes tendances" et pourront publier "des oeuvres de plus grande importance", évitant ainsi de disperser l'intérêt du lecteur. La revue continuera cependant de s'ouvrir - en supplément - aux poètes, et donnera quelques lectures étrangères. Un hors-texte mensuel justifiera la mention "illustrée". "M. Jacques des Gachons conserve le secrétariat et est chargé de l'administration de la Revue". Didier est toujours gérant, mais le nom d'André disparaît des sommaires.

Et l'année 1899 se passera, non sans quelques émotions parfois pour ce même André, qui sera père d'un fils Jean, et pour Jacques, comme en témoigne entre autres la correspondance Henri Ghéon-André Gide(11). Depuis janvier, la "Chronique du mois" était assurée par la Lettre à Angèle d'André Gide et la Lettre d'Angèle, signée d'Henri Ghéon. Mais il arrive à Gide de

voyager, et le 10 avril, alors qu'il doit envoyer sa copie à l'Ermitage, d'Alger il écrit à Ghéon "pour rassurer des Gachons, Ducoté et toi". Le 13, nouvelle lettre pour assurer : "Des Gachons recevra sa chronique après-demain"... et Mopsus paraîtra bien en mai,... mais non la chronique!

Franchissons quelques années et, dans cette même correspondance, lisons ce passage d'une lettre du 10 janvier (1903) :

"Les pages de Lucien Jean dans l'Ermitage sont bonnes, excellentes parfois; et décidément ta chronique est très bonne. Mais pourquoi le petit des Gachons éreinte-t-il la Théroigne d'Hervieu, et va-t-il regretter la puissance dramatique de M. P.H. ?"

Une note de l'éditeur (note 2 de la lettre 297) signale :

"C'est Pierre de Querlon, et non Jacques des Gachons, qui assure la critique des spectacles à l'Ermitage : dans le numéro de janvier 1903, etc..." : Pierre de Querlon et "le petit des Gachons" ne sont en fait qu'un seul et même personnage, et Gide le savait bien.



C'est dans les années 1898-1899 que les "ermiteuses" avaient appris à connaître" (la) physiologie désolée, (le) teint de mie de pain, (les) gestes d'impatience" du plus jeune des frères Peyrot des Gachons : il terminait ses études au lycée Louis-le-Grand, où il eut un temps comme voisin de banc Valéry Larbaud. Il demeurait chez son frère aîné, rue du Sommerard. René Boylesve venait assez souvent partager leur

(11) Henri Ghéon, André Gide. Correspondance I 1897-1903. Texte établi par Jean Tipy, introduction et notes d'Anne-Marie Moulènes et Jean Tipy, Gallimard, 1976.

repas, agrémenté par des provisions reçues d'Ardenes; il a laissé de Pierre, dans l'Ermitage de juillet 1904, un inoubliable croquis. Peut-on parler de Pierre de Querlon sans le citer ? Je ne le pense pas.

"Je le vois encore, aux anciens bureaux de l'Ermitage, dont les fenêtres donnaient sur la rue du Sommerard. Il était assis à un petit bureau à casiers : lui, son appui, sa chaise tenaient une place infime; il ne remuait pas; il ne faisait aucun bruit; dans les moments de silence, pourtant, une plume d'oie grinçait; par cet aigre murmure se décelait sa présence. Il écrivait. Fallait-il donc tant écrire pour préparer des baccalauréats ? Lorsqu'il se levait pour vous tendre la main, avec un sourire amical et fin, ce que couvaient ses grands bras osseux et sa tête penchée s'étalait : c'étaient des feuilles libres noircies d'une écriture rapide et sûre, et destinées à s'amonceler dans les blanches chemises qu'on voyait soigneusement empilées à l'intérieur d'une petite case, à droite d'un portrait dit de Mme de Warens. Mais, aussitôt, les grands bras et la tête penchée, comme une poule aux ailes frémissantes, se rabattaient sur la couvée. Un mystère se jouait en ce petit espace; (...) était-ce un bachelier qui allait éclore ? Je m'en moque! c'était un talent d'écrivain qui naissait".

Encore lycéen, cet 'écrivain' avait pris son pseudonyme pour paraître dans Le Pays de France, de Joachim Gasquet. C'était sans doute en souvenir du Meusnier de Querlon collaborateur du Mercur et de la Gazette de France, car il avait le goût du XVIII^e siècle et la passion d'écrire. Et il avait aussi déjà l'amour respectueux des livres, cherchant pour chacun d'eux la reliure qui convenait.

Tous ceux qui ont approché Pierre de Querlon vantent sa gentillesse, sa discrétion, la finesse de son esprit, son don d'observation, sa connaissance des littératures anciennes,

mais aussi des petits maîtres du XVIIe et du XVIIIe siècle, des grands du XIXeme, s'il ne semble pas avoir beaucoup aimé le Moyen-Age - peut-être en était-il saturé ?

Chez son frère, Pierre va rencontrer Moréas, Pierre Louÿs, H. de Régnier, Jammes, Gide, Ghéon, Le Cardonnell (qui le trouve "si gentil, si tendre, presque féminin"), tous les écrivains, tous les poètes qui gravitent autour de l'Ermitage. Il les lit aussi, d'où peut-être, bien qu'il n'ait pas publié de vers, cette sensibilité poétique qui transparait chez lui sous une apparence insensibilité.



De son Nord lointain, André avait projeté de rassembler les quatre frères dans une "publication mensuelle illustrée de littérature et d'art", pour laquelle il recherchait des concours dès 1899. Comme le disait le prospectus de souscription :

"Les amateurs d'art reconnaîtront dans l'Hémicycle le goût et la façon qui mirent jadis l'ALBUM et le LIVRE DES LEGENDES au premier rang des publications artistiques. Les collaborateurs de ces revues apporteront leur aide à cette nouvelle oeuvre, secondés par d'autres artistes et poètes de même tendance".

Pour savoir ce que fut cette revue, je ne puis mieux faire que de renvoyer à l'excellente étude de M. Michel Décaudin : "Une petite revue née à Lille en 1900 : l'Hémicycle", publiée en 1954 dans la Revue du Nord, tome 36 n° 142, pp. 391-394, en y apportant seulement quelques menues précisions.

Ainsi, si l'Hémicycle est bien édité par L. Didier des Gachons, il est imprimé par Lecesne.

Dans le premier numéro (15 janvier 1900), il est exact que l'Administrateur est G.Z. Clouwez (il le restera quelque temps pour Lille et

la Flandre) et le Directeur-Artistique André des Gachons, que les bureaux sont à Lille (cependant déjà le bulletin de souscription, corrigé à la main, remplace Lille par Etampes), mais Pierre apparaît bien dès le premier numéro, et même à deux reprises, sur la deuxième page de couverture. Le "Portrait littéraire : Georges Ricard Cordingley", signé P.J. Blanchédieu (12), est en effet l'oeuvre commune de Pierre et de Jacques, et le nom de Pierre de Querlon figure dans la liste des principaux collaborateurs pour le texte.

Enfin il est possible de prolonger la vie de la revue au moins jusqu'au numéro 30, juillet-octobre 1902, avec une étude de Pierre de Querlon sur les peintres Corot et Eymonnet, des sonnets et autres pièces de Scévoile de Sainte-Marthe, des poèmes de Mme Alphonse Daudet, Marcel Hennequin, Charles Verrier, Georges Docquois, etc. C'est seulement alors que Pierre de Querlon rejoindra "à plein temps" ou presque, l'Ermitage.

Si, pour les frères Peyrot des Gachons, l'année 1900 est celle de l'Hémicycle, elle est pour tous l'année de l'Exposition. Bien que, tout comme l'Ermitage, l'Hémicycle se veuille au-dessus de l'actualité, les "Notes" et les "Tablettes" font large part à l'Exposition, que ce soit pour inviter à visiter le Village berri- richon de l'Esplanade des Invalides ou les diverses expositions, déplorer l'illogisme du

(12) Le pseudonyme Blanchédieu, abandonné assez tardivement par Jacques, s'accompagne dans l'Hémicycle d'initiales diverses : dans le n°1, le sommaire porte P.J., l'article est signé P. J., et la liste des collaborateurs ne connaît que M. Dans les numéros 2 à 5, on trouve dans cette liste J.&P. Blanchédieu; plus d'initiales avec le numéro 6 et 7 de juin-juillet, et le nom même de Blanchédieu disparaît à partir du n° 10.

Grand Palais des Beaux Arts ou admirer le Petit Palais, "exemple presque parfait d'un art agréablement traditionnel".

L'actualité encore impose à l'Ermitage les deux courtes notices nécrologiques sur Frédéric Nietzsche qui, "au siècle de Napoléon, de Balzac et de Beethoven, fut peut-être le plus grand, le plus 'important' sans nul doute" et sur Albert Samain, dont l'âme s'apparente "avec celles, troublées, des deux plus grands poètes de ce temps : Charles Baudelaire et Paul Verlaine".

Ses responsabilités à l'Ermitage n'empêchent pas Jacques, "collaborateur littéraire" de l'Hémicycle, de donner à celle-ci plusieurs textes, entre autres une légende berrichonne, Rhodène et Corusculus, qui fera l'objet d'une charmante édition de Louis, avec des aquarelles d'André.

Et pourtant la revue d'Edouard Ducoté, devenue "Revue mensuelle de Littérature", le prend beaucoup. Recueillir la copie, nous l'avons vu, n'est pas une sinécure. Mais que de beaux textes! Les critiques ne sont pas toujours bien accueillies par les victimes, d'où une lettre d'André Gide à Saint-Georges de Bouhélier, dont il a étrillé la Route Noire. En juillet, c'est le déménagement des bureaux pour Passy, au 29 de la rue Boissière (3, villa Michon). L'écho de Paris du 26 novembre publie le début de Mon Amie : Souvenirs d'un bon jeune homme.

L'auteur avait déjà commencé les démarches pour adhérer à la Société des Gens de Lettres de France. Il y sera admis le 25 mars 1901 avec comme parrains Henri Houssaye et Aurélien Scholl, sur le rapport de Paul Robiquet :

"Le candidat offre ce mérite, très appréciable, de ne pas accabler son rapporteur sous une énorme masse de volumes. Il a déjà écrit un volume, un roman très court et 5 petites plaquettes dont deux à la Société des Auteurs dramatiques. Il a de l'esprit et un frère André qui

est imagier de son état (...) Son style ne manque ni d'originalité ni de saveur". Si la donnée de N'y touchez pas est "d'une extrême simplicité", le roman est "écrit dans une jolie langue et fourmillé de pensées fines et délicates".

A trois reprises, Jacques fera partie des vingt-quatre membres du Comité qui se réunit chaque semaine "pour propager et défendre la langue et la pensée française", mais aussi "protéger les intérêts de ses membres". Il y joue un certain rôle, accompagnant par exemple le Président à une Conférence internationale sur les droits de propriété littéraire, ou bien chargé d'intervenir auprès de Pierre Lermite, curé d'une grande paroisse parisienne et écrivain prolifique, qui voulait que ses articles soient librement reproduits.

L'une de ses absences au Comité nous vaut cette lettre, datée du 11 novembre 1918 :

"Mon cher Président et ami,

Je vous écris au son des cloches et du canon, la plus belle musique que les hommes ait (sic) inventé depuis qu'ils se battent.

"Je n'ai pas douté une minute de notre victoire : j'en avais l'instinct profond; ça ne m'empêche pas de me réjouir de tout coeur avec tous les bons Français.

"Je n'ai jamais tant déploré de ne pouvoir assister à une séance de notre comité. Excusez-moi encore; je n'ai pas quitté la chambre cette semaine passée, et le docteur veut que je sois prudent...

"J'eusse été fier de m'asseoir non loin de notre cher abbé Wetterlé, du général Malleterre et de notre éloquent et vibrant président.

"A tous mes regrets et ma joie

votre

Jacques des Gachons
Je serai heureux de louer votre Clémenceau



L'année 1901 n'est pas marquée pour Jacques seulement par son entrée à la Société des Gens de Lettres. C'est aussi l'année de la publication en volume de Mon Amie. Il y a de tout dans ce roman, "histoire grise et douce, très simplement sentimentale", au style parfois un peu négligé, et dont l'auteur écrivait, dans une sorte d'avant-propos :

"Tout y est modéré, jusqu'au style. Je suis né au pays des plaines et je ne puis comprendre ni la montagne, ni l'emphase, ni les grands orgueils".

On y trouve des "confessions", des tableaux à la Coppée, les coulisses parisiennes, des réflexions sur la vie militaire, sur la jeune fille, sur l'amour, et même une défense contre un éventuel reproche... d'immoralité :

"Tandis que j'écris ces lignes, il me vient des scrupules. On ne reproche jamais aux peintres leurs exhibitions de nudités, et Dieu sait s'ils abusent de la permission! mais il n'en va pas de même des romanciers et des mémoristes. Vous allez peut-être, bon lecteur pudique, me jeter la pierre et colporter chez vos amis de mauvais renseignements sur la moralité. Comme vous auriez tort! Je suis on ne peut plus réservé, voire collet monté. Mais je suis de la génération d'Hugues Rebell, de Pierre Louÿs, d'Henri de Régnier, de René Boylesve; j'ai vu naître la Nichina, Aphrodite, La double maîtresse et Les Bains de Bade. J'ai pour le corps féminin un culte sincère. J'étais fait pour peindre ou sculpter toute ma vie des Diane et des Léda. J'ai manqué ma vocation. Et j'en suis réduit à regarder, à admirer, au lieu de créer. La postérité n'y perdra sans doute pas grand' chose.

Qu'on me pardonne donc mon inclination à mettre en marge de ces souvenirs de jolis vi-

L.-Didier des Gachons

Éditeur, à ETAMPES (Seine-et-Oise)



CARTES POSTALES ILLUSTRÉES

(Collection L.-Didier des GACHONS)

- | | |
|---------------------------------------|--------------------------------------|
| 1. Etampes: Panorama. | 12. L'Ermitage, affiche, P. BERTHON. |
| 2. — Eglise Notre-Dame, côté sud. | 15. Etampes: Notre-Dame, Hospice. |
| 3. — Eglise St-Martin, tour penchée. | 16. — « La Saint-Michel. » |
| 4. — Eglises St-Basile et Notre-Dame. | 17. Figurine d'ANDRÉ DES GACHONS. |
| 5. — Tour de Guinette. | 18. Autre figurine, id. |
| 6. — Portail de St-Basile. | 19. L'Hémicycle, revue illustrée. |
| 7. — Hôtel de Ville. | 21. Berry. JUST VEUILLAT. |
| 8. — Tour de Guinette. | 22. — GEORGE SAND. |
| 9. — Pont de pierre. | 23. — GÉNÉRAL SOUMAIN. |
| 10. — Notre-Dame, portail. | 24. Argenton: Vieille Prison. |
| | 25. Valençay: l'Eglise. |
| | 26. Issoudun: vue de Saint-Paterne. |
| | 27. — Saint-Paterne. |

sages et des corps appétissants".

Il est vrai qu'il avait été amoureux - dans sa douzième année - de presque toutes les saintes dont il lisait la vie, ce qui ne l'empêchait pas d'aller

"plus souvent que de raison, acheter des crayons et des suçons (lisez : bâtons de sucre d'orge) chez le concierge du lycée qui avait une fille blonde et douce".

Ses premières amours n'étaient donc pas oubliées de celui qui dit, comme Augustin : "Il ne m'était pas indispensable d'être moi-même aimé, il me suffisait d'aimer", au moment même où il va épouser à Etampes Adèle Gabrielle Borgeot, qui sera la fidèle compagne de sa vie et lui fermera les yeux, après lui avoir donné cinq enfants, cinq garçons.

C'est en cette même année 1901 que Jacques introduit dans l'Ermitage le rédacteur en chef de l'Hémicycle. Pierre de Querlon y donne en juin un fragment de son roman Les Joues d'Hélène. L'année suivante, il répond à l'enquête de l'Ermitage : "Quel est votre poète ?". Moins laconique que celle de Gide : "Hugo hélas !" La réponse de Pierre confirme ses goûts profonds :

"Est-il bien vrai que Victor Hugo soit orgue et non pas violon ? Il me semble qu'il est toutes sortes d'instruments de musique; et je voterais pour lui s'il s'agissait d'élire un homme-orchestre. Mais ce n'est pas votre but.

'Mon poète', j'ai une grande difficulté à vous le nommer. C'est en général, celui que je lis pour rêver; je songe et il dit les paroles : mon esprit et ses vers s'identifient. Il s'appelle tantôt Jean M..., tantôt Charles G..., tantôt Francis J..., et parfois il a un nom tout à fait inconnu; mais je ne puis imaginer un instant qu'il ait vécu en un autre temps que le mien. J'admire Vigny, Lamartine, Hugo, Musset, Baudelaire, et d'autres; mais ni l'un ni

l'autre n'est 'mon poète'. J'approuve qu'on ait mis leur statue sur les places publiques; mais je ne souffrirais pas leur buste dans mon cabinet, sur ma table de travail, à côté de la photographie de ma bonne amie.

Tous ceux-là je les lis 'comme des anciens grecs, latins, classiques en général', donc, peut-être, je lis 'comme un vivant' celui-ci : VERLAINE".

En juin, ce sont les Tablettes romaines, "pastiches adroits et réussis" où se retrouvent tous les personnages qu'il a observés depuis les fenêtres de la rue du Sommerard ou croisés sur le chemin du lycée; il les continue en juillet et août; en septembre, il donne Le vieux bateau, écrit dans les îlots d'Ardenes sur la table rustique qu'un jour la crue disloquera comme le bateau... et comme l'Hémicycle. Mais alors Pierre peut reprendre, avec le numéro de décembre de l'Ermitage, la chronique des théâtres jadis tenue par son frère Jacques, et la place de gérant, laissée libre par son frère Louis. Chronique des théâtres, ou plutôt, comme il l'intitule, "les Spectacles", qu'il commence ainsi :

"J'espère qu'on ne s'étonnera point que je dise, d'abordée, qu'il y a, dans le théâtre parisien contemporain, une très petite part de littérature. De ce fait, je m'excuse d'avance de ne point donner ici un exact compte-rendu de tous les succès du mois.

"Parce qu'il y a une plus grande audace artistique à monter des pantomimes comme les Joyeux Nègres qu'à reprendre Monsieur le Directeur ou Rome vaincue, je parlerai plus volontiers des cirques ou des cafés-concerts, que des théâtres subventionnés", ce qui lui permet de nous donner ce portrait de Miss Caswell, "qui saute si agilement de tonneaux en tonneaux", aussi vivant que celui de la danseuse par Paul Valéry, que l'on trouvait à une certaine époque dans tous les "Morceaux choisis" :

"Entre sa grande collerette roide et sa per-ruque ébouriffée, son tout petit visage rit. Sa blouse blanche de Gilles vicieux est ceinturée plus haut que la taille, et assez courte pour exagérer la longueur de ses fines jambes en maillot rouge.

"Elle cabriole. Ses mains marchent. Ses pieds manient sa chevelure rousse. Elle roule, se dresse, s'aplatit. Ses coudes palpent ses reins; ses mollets connaissent sa nuque. Est-il un point de son corps que ne puisse frôler son nez menu ?

"Ce Beardeley vivant est d'un spectacle admirable. Baudelaire l'eût aimé. Quelle étoile ce serait au coeur d'un ballet!

"Mais nous avons une habitude invincible : l'étoile d'un ballet doit être un laideron aux mollets énormes, vêtue d'une courte jupe en abat-jour, et que l'on regarde pendant un quart d'heure tourner sur le pouce du pied-droit".

Pierre manie son frère aîné avec la même facilité que miss Caswell son corps, et les beaux quartiers ne lui plaisent pas. Aux spectacles que donnent les bow-windows de la villa Michon, il préfère les rues grouillantes de vie du vieux Paris, et il obtient que les bureaux de l'Ermitage soient transférés non loin des Halles, à côté du passage Vérot-Dodat, l'un des plus anciens de Paris, au 19 de la rue Jean-Jacques Rousseau. Pas très loin non plus de la rue Thérèse, où Jacques vient de faire éditer Notre Bonheur chez Cocuaud et Cie.

Notre Bonheur, c'est l'histoire d'une jeune fille que son père fiance avec tout le monde - et "défiance" aussi facilement - et qui n'épouse personne. C'est aussi un peu le roman du divorce, et il en est souvent question à cause de la situation même (deux couples font un chassé-croisé), non par de longues dissertations philosophiques à la Bourget, mais par de courtes réflexions :

"On divorce aujourd'hui avec les plus gentils procédés. La vie est une sorte d'excursion à frais communs : la bande Simonelley-Fournier, en cours de route, avait changé de lit et d'enfants".

Le partage des enfants s'était fait à l'amiable; "les questions d'argent furent réglées avec la même légère loyauté". Une croisière en Grèce permet de reprendre dans une lettre d'Isabelle à une amie des pages entières du Petit Voyage de Grèce. Certains des personnages mis en scène sont les frères jumeaux de Jacques et d'André. M. Renaud, le père de l'amie d'Isabelle, a "une âme de jardinier"; Marcel Durieu, un peintre ami, a un atelier qui ressemble terriblement à celui de la rue de Rennes et des jugements sur les Salons qui se ressentent fort de ceux de l'auteur. Le bonheur, Isabelle le connaîtra quand même, mais grâce à sa mère, avec

"L'amitié pour base, la confiance et l'amour pour 'éléments constitutifs', pour but vital, la bonté et l'espérance".

Pendant l'année 1903, Querlon continue d'assurer les spectacles dans les Chroniques du mois, sauf en août, où il est remplacé par Jean Manuel, qui traite le Théâtre, et ils se partagent la tâche en octobre avec Georges Le Cardonnel. Il publie, en de fines notations pittoresques, une courte étude bio-bibliographique sur Rémy de Gourmont, avec qui il était lié d'amitié.

La Princesse à l'Aventure, charmant conte écrit en collaboration avec Charles Verrier, commence à paraître dans l'Ermitage de novembre, mais non la Petite Martyre, annoncée cependant à plusieurs reprises. Cette même année, les "Editions de la Revue d'Art Dramatique" avaient sorti le Bandeau, pièce en un acte d'après Les Jours d'Hélène. Elle ne fut jamais représentée; elle l'eût pourtant mérité.

En 1904, Pierre fait toujours les Spectacles, devient le Secrétaire de la Rédaction de l'Er-

mitage, et Jacques en est à son tour le gérant.

En début d'année, avait paru aux éditions de la "Société du Mercure de France" un nouveau "roman d'aventures", écrit lui aussi en collaboration avec Charles Verrier : Les Amours de Leucippe et de Clitophon. Ce sera le dernier publié de son vivant, et la chronique du mois d'avril sera la dernière qu'il signera. Le sommaire de l'Ermitage de juillet, en première page de couverture comme d'habitude, portera : Portrait de Pierre de Querlon, par Fernand Mailaud - Edouard Ducoté, Pierre de Querlon - René Boylesve, Pierre de Querlon - Léo Larguier, Pierre de Querlon - Charles Verrier, Pierre de Querlon : Pierre de Querlon n'était plus.

De santé délicate, il avait toujours été ajourné au service militaire, et cependant, après le dernier conseil de révision, sa mère pensait bien qu'il ne l'échapperait pas la prochaine fois, car, disait-elle, il avait bien grossi. Mais une grippe attrapée peut-être au cours d'une de ces promenades nocturnes qu'il affectionnait, en compagnie d'amis pas assez soucieux de sa santé, négligée, car ses projets d'écriture ne lui laissaient pas le temps de se soigner, l'obligea à s'aliter. Et, après des nuits de fièvre, veillé fidèlement par les siens, au matin du 7 juin,

"il se tourna vers sa mère et vers un crucifix de bronze qui pendait au mur. Ce fut sa dernière confidence, sa dernière pensée. Il sourit à chacun, à la glycine de la fenêtre :

- Je suis bien! dit-il à mi-voix. Et il s'éteignit doucement, sans rancune, sans regret, sans peur..."

nous dit son frère Jacques dans une notice placée en tête de La Boule de Vermeil, recueil de nouvelles, variétés, articles sur l'art, inédits ou éparpillés dans des revues. Il laissait, achevés, deux romans qui furent publiés peu après sa mort : La Maison de la Petite Livia,

et son chef-d'oeuvre : Céline, fille des Champs. Ecrit dans une langue impeccable, très classique, imagée, émaillée de mots spécifiquement berrichons, c'est un roman plein de poésie et d'amour, ce qui ne l'empêche pas de peindre des personnages réels, dont il sait reconnaître les défauts. Edouard Ducoté avait raison : la littérature perdait en Pierre de Querlon "un des jeunes hommes sur lesquels elle était en droit de fonder le plus d'espérances".

"Une école qui m'est chère, confiait un jour Henri Duvernois à Frédéric Lefèvre, c'est celle des fantaisistes sentimentaux : P.J. Toulet, de Querlon, Jean de Tinan, Weber, avec Amour, Amour, Louis Godet et Paul Léautaud, avec le Petit Ami". C'était plutôt un ironiste sentimental, mais surtout un "Chevalier de la Grâce et du Printemps", un "Petit Gentilhomme des Lettres Françaises", comme l'appelait Hugues Lapaire.

Jacques demandera à composer lui-même "les 40 lignes de nécrologie pour le prochain bulletin (de la Société des Gens de Lettres), car Pierre était des nôtres depuis un mois", depuis le 25 avril, où il avait été admis avec comme parrains José-Maria de Heredia, de l'Académie Française, Mme Alfred Vallette, Henri de Régnier et Jacques des Gachons lui-même.

La mort de Pierre oblige l'Ermitage à de profonds remaniements : le numéro de décembre paraît avec un comité de rédaction composé de Rémy de Gourmont et André Gide, invite à envoyer manuscrits et épreuves à M. Charles Verrier, Secrétaire de l'Ermitage : Jacques, abandonnant la gérance, va désormais pouvoir se consacrer à son oeuvre de journaliste et de romancier.

LA FIN D'UNE EPOQUE

Enumérer tous les articles rédigés par Jacques des Gachons serait oeuvre cyclopéenne. On

trouve sa signature aussi bien dans les revues académiques, Revue des Deux-Mondes, Revue de Paris ou Revue Bleue, que dans les revues populaires, Fémina, le Monde Moderne ou Je sais tout, dont il fut pendant des années le secrétaire général; dans les journaux de Paris, le Matin, le Petit Parisien, L'Intransigeant ou Paris-Soir, et dans ceux de province, comme le Journal du Département de l'Indre, etc... Il aura même des démêlés avec la Gazette du Franc! Chroniques littéraires, artistiques ou agricoles (celles-ci seront réunies dans le Champ et le jardin de Jacques Peyrot), contes, dont beaucoup seront recueillis en volumes, il aborde toutes sortes de sujets, même d'actualité. C'est au journalisme surtout qu'il demande son indépendance matérielle, ce qui ne l'empêchait pas de garder son indépendance d'esprit.

C'est par le truchement d'une de ces revues, la Force Française, reproduisant un article signé de Jacques et publié dans un journal dont je ne connais ni le titre ni la date, que nous pouvons savoir ce qu'est devenu "l'Imagier" André des Gachons. "Cette chronique, indique le chapeau, a été écrite à propos d'une très curieuse exposition d'ETUDES DU CIEL qu'on peut encore aller voir à la Galerie du Luxembourg, boulevard Saint-Michel". Je passe sur le début de l'article, qui nous relate des faits connus, et garde seulement cette note si juste :

"S'il eut été organisé pour se faire valoir, il aurait pu devenir un de nos illustrateurs les plus souples et les plus gracieux".

Et Jacques apporte des précisions :

"Aux agitations de Paris, il préféra vite le silence d'un lointain atelier en province. Les amateurs qui le connaissaient lui demandèrent d'illustrer, pour eux seuls, certains exemplaires de romans antiques ou de recueils de vers qui pouvaient le mieux l'inspirer. Il n'a pas réussi à se plier aux exigences des éditeurs. Il continue à suivre sa fantaisie. Maints bi-

bliophiles y gagnèrent des livres uniques(13), mais le public y perdit un artiste dont il eût aimé la grâce et l'infatigable invention.

(...) Le Salon de la Nationale, qui l'avait accueilli au sortir de l'adolescence, ne le revit plus. Aucune exposition particulière ne rappela son existence aux critiques d'art. Il vit en pleine campagne, continuant d'aimer le grand air et la rêverie. Il regarde volontiers du côté du ciel. Il est parmi les hommes de notre temps qui virent le plus souvent se lever le soleil. A force de fréquenter les petits chemins et les nuages, il est devenu météorologue. C'était un voyant; c'est devenu un prévoyant.

"Depuis bientôt dix ans, il court chaque matin au devant de l'aurore, dont il fait amoureux le portrait, toujours changeant. Et tous les soirs, amant fidèle, il va voir se coucher le soleil dans la brume, dans l'or ou dans la pourpre. Au cours de la journée, si quelque phénomène atmosphérique vient à se produire, il est là, aux premières loges d'une colline ou grimpé dans son observatoire. Il a bientôt pris des collaborateurs, baromètres, thermomètres, pluviomètres, aéromètres, etc, et jusqu'à un télécospe, car il n'y a pas que le vent, le froid et la chaleur qui changent le temps. Il y a aussi... les taches solaires, et il convient d'en déterminer la forme, le nombre et la disposition.

"La conjuration de tous ces appareils rébarbatifs n'a pas fait tomber de ses mains le pin-

(13) André des Gachons illustrateur mériterait à lui seul une étude complète, difficile à réaliser d'ailleurs, tant sa production est abondante. Outre le travail "en série", il peint à même le livre têtes de chapitre et culs de lampe, ou même remplace les compositions originelles par des aquarelles originales, hors ou in-texte.

ceau de l'artiste. Il est simplement devenu plus attentif, plus précis, plus grave, mais d'une gravité accorte. C'est le pinceau d'un homme épris de son modèle. Les cirrus, les nimbus, les stratus sont les vêtements de la bien aimée, et le ciel a la splendeur de la nudité parfaite. Les tempêtes les plus violentes gardent une ligne classique et le brouillard, vu par ce poète, est comme un grand geste de pudeur de toute la nature, honteuse tout à coup de se montrer à tout le monde...

"Et c'est ainsi que le météorologue rejoint l'imagier. Ils ont la même âme. L'imagier, les yeux fermés, s'était dessiné un monde délicieux, à la convenance de ses rêves. Un jour, il eut la surprise d'un monde plus beau encore. Il avait simplement ouvert les yeux sur la réalité.

"C'est ce monde, cette terre du ciel, si l'on peut dire, - car l'air et ses féeries appartiennent bien à la terre, - que l'on peut voir, en deux cents aquarelles, Galerie du Luxembourg (...) et qui apprendront à beaucoup de gens que nous habitons une splendide vallée de misère".

André résidait alors à la Chaussée-sur-Marne, où il tenait l'Observatoire Météorologique, ce qui l'amena à faire à l'aquarelle plus de 8000 études de ciel, dont 2000 sont déposées dans les archives de l'Office National Météorologique. Le ciel, il fut toujours tourné vers lui, et en tête d'Etudes sur mer, il met une "vieille image, dernier souvenir de (sa) mère", portant l'inscription : "Comme l'aiguille est entraînée vers le nord, ainsi Seigneur, mon coeur est entraîné vers vous"; l'hostie, posée à plat sur le calice, au lieu des gravures habituelles (chrisme, Agneau, croix, ...) est décorée d'une boussole dont l'aiguille se dirige vers un symbole de la Trinité. Comme le ciel, il aimait la mer et y passait souvent ses vacances. On lui avait fait don d'un bateau, à bord duquel, "n'ayant pas emporté d'eau pour faire (ses) aquarelles", il dut un jour plonger

ses pinceaux dans la mer. Il n'oublie pourtant pas "le vieux bateau" du pays natal, qui se trouve en bonne place dans ces Etudes.

Il ne l'oublia jamais, son pays, et, tandis qu'il est occupé, il en dessine des cartes parlantes, avec ses hauts-lieux, avec ses pèlerinages, comme il avait dessiné celle de la "France, Royaume de Marie". De la même époque date une tête de Christ en croix qui exprime toute la souffrance du monde, mais aussi l'apaisement, car la tâche est finie : "Consummatum est"; il la reprendra, adoucie, et l'éditera en image avec cette citation de Saint-Jean : "Credidimus caritati", nous avons cru à l'amour.

Plus d'une vingtaine de romans, une dizaine de recueils de contes et de nouvelles, des écrits sur des sujets divers - nous avons déjà rencontré Le Berry et le Champ et le Jardin, - des préfaces, etc. voient le jour parallèlement à l'activité journalistique de Jacques des Gachons.

Ses romans et ses contes! Je viens de les relire : je ne pense pas qu'aucun d'eux mérite le reproche de je ne sais plus quel critique à Henry Bordeaux, d'associer l'idée de roman provincial à celle d'ennui, et La Maison des Dames Renoir (1904), son chef-d'oeuvre me semble-t-il, est l'une des meilleures parmi les rares bonnes peintures de la vie provinciale à la fin du siècle dernier, qui lui valut d'ailleurs un prix de l'Académie Française.

Partant des réalités familières qu'il a pu observer, si leur agencement dégage quelque enseignement, il ne craint pas de le tirer. La Maison des Dames Renoir, c'est Issoudun, mais c'est aussi un passé qui pourrait empêcher deux familles d'être heureuses, passé réveillé par la malignité publique : elle s'en donne à coeur joie sur les Champs-Élysées ou au dîner de la sous-préfecture. Pour résister, il ne faut pas voir la vie "à travers les livres et les principes absolus", mais à travers son coeur; "il faut se soutenir les uns aux autres, avoir pi-

tié : il faut s'aimer".

Désormais, tous les ans ou presque paraîtra un livre nouveau dévoilant un coin de province cher à son coeur : Rose ou la fiancée de province, c'est Bourges en 1840, mais c'est aussi Etampes, la grand-mère Zélie, et la tante Cathe et son amie ne sont pas sans faire penser aux deux Vieux d'Alphonse Daudet; le Mauvais Pas, c'est la Vallée Noire; encore elle les deux Baroney devenus la Vallée bleue et sa suite, Vivre la vie, avec ces Parisiens aux Champs troubler la paix de la vallée par leurs architectures compliquées et leur politique, la limousine dernier cri du candidat-député ou la visite du ministre, avec en contrepoint la famille restée au pays, qui ne se laisse pas émouvoir par toutes ces pompes et continue sa vie toute droite, avec ces joies paisibles mais aussi avec ses peines et ses difficultés. C'est l'opposition entre l'éducation moderne et l'éducation d'autrefois. De tous ses romans, c'est celui qui lui tenait le plus au coeur, disait-il un jour,

"parce que c'est dans cette histoire d'une famille française que j'ai pu, il me semble, le mieux approcher de mon but : une étude de caractères dans la bourgeoisie, à un moment de crise morale dans un beau cadre terrien que j'aime, mon pays berrichon".

Dans l'ombre de mes jours, c'est Valencay, la guerre de 1870; le livre paraît quand va éclater la Grande Guerre. Il vient de mettre en chantier Comme une terre sans eau.. dont la première partie est publiée dans la Revue des Deux-Mondes du 1er décembre 1914.

L'auteur est alors mobilisé à Châteauroux, et le roman, commencé à Versailles et Paris, se terminera à Châteauroux, à l'hôpital militaire. Dédié, lors de sa parution en volume, "Aux Héros de la Grande Guerre; à ceux qui sont morts pour que la France vive; à ceux qui survivront à la victoire, fille de la souffrance



A travers les silences de Jacques DES GACHONS.

Léo Paillet : Dans la ménagerie littéraire

et du courage, d'où sortira une France nouvelle", le "caporal Jacques des Gachons" en dédicacera un exemplaire à "(son) bon conseiller Victor Giraud", le 8 mai 1915.

Deux mois plus tard, le 7 juillet, une lame de fond emportait son aîné, Marie-Jacques, qui venait d'avoir 12 ans, avec plusieurs de ses camarades. Ce fut un rude coup pour les parents, qui surmontèrent leur épreuve avec beaucoup de dignité, grâce à leur foi. C'est de ce jour, semble-t-il, que date la profonde vie religieuse du père.

Peu après il était envoyé dans ses foyers et allait s'établir définitivement à Versailles, d'abord boulevard Saint-Antoine, puis avenue de Villeneuve-l'Etang, dans une vaste maison entourée d'un jardin merveilleux qui permettait aux enfants de s'ébattre et à l'écrivain de se livrer à sa distraction favorite.

Au début de 1917, à deux reprises, les trois frères allaient se retrouver dans de tristes circonstances : le décès de leurs parents, Jacques-Adolphe le 29 janvier, Nelly le 18 février, qui s'en iraient reposer dans le cimetière d'Ardentes. André, grâce à ses travaux sur la prévision du temps, était alors plus spécialement au service de l'aviation; Louis, dans son atelier de la rue du Départ, travaillait pour la Défense Nationale; Jacques, lui, avait repris son métier d'homme de lettres.

Dans son grand bureau aux murs garnis de livres, il écrit. La production romanesque se ralentit, s'il continue ses chroniques et les développe même, dans les journaux et les revues. Il réédite certains de ses ouvrages sous d'autres titres, modernisant parfois quelque peu le texte. Ainsi, les Patins de Gargantua - pour écrire ce roman, Jacques s'était installé dans un "pays de sorcières", en plein cœur de la Brenne, où se déroule l'action - deviennent l'Inquiète solitude. La légende à laquelle le titre primitif faisait allusion, explique la

présence en Brenne de ces buttes, par le géant secouant ses souliers pour les "dépatter", pour faire tomber la boue. En conclusion du roman et de la légende, l'auteur tire la morale :

"Il faut, quand nous sentons notre corps s'alourdir dans la détresse, ou s'amollir dans l'indolence, ou s'engourdir dans l'incertitude, il faut redresser le front jusqu'au delà des nuages et il faut ruer! Il faut ruer pour nous débarrasser de toute cette boue, de tout ce terre à terre qui poisse et qui voudrait nous empêcher d'aller de l'avant et de chanter!

- Apprenez à ruer, mes enfants. Ruez contre les mauvais conseils, ruez contre les mauvais penchants. Ruez de bonne humeur. Et quand vous traversez la Brenne, souriez aux Patins et aux Dépatins de Gargantua".

Avec son temps, roman de la crise économique de l'après-guerre, ne manque ni de vie, ni d'intérêt, ni d'optimisme, bien que lui-même soit touché par cette crise. A l'exemple de ceux qu'il appelle "Beaux Vieillards",

"Ces hommes qui, quelles que soient les difficultés de la route, ont décidé d'aller en souriant jusqu'au bout et de montrer ainsi à ceux qui les suivent que la vie doit être vécue, peut être vécue",

il ne perd ni courage ni humour, témoin cette lettre du 24 mars 1937 au Président de la Société des Gens de Lettres :

"(...) Avec l'égoïste espoir que vous n'allez pas... encore en vacances, je viens vous exposer mon cas. Vous le connaissez m'ayant, avec l'adhésion de R., fait monter d'un grade dans mon pouvoir d'achat, que dis-je, dans mon pouvoir d'avances sur reproduction (...) le percepteur tirant sur moi à boulets rouges... Faut-il que j'attende l'avis du comité ? qui lui va se mettre en grève, comme c'est son droit (...) aidez-moi à passer ce cap et à gagner le ruban bleu des heureuses traversées. Je ris, mais jau-

ne. (...)"

Il y a des tractations, mais qui traînent, avec un éditeur hollandais pour plusieurs ouvrages. Un conte, Double fugue, est traduit et publié par le journal danois Berlingske Tidende, de Copenhague. Car le romancier est aussi un conteur.



Un conteur! A ce que rapporte René Dumesnil dans la Publication des Soirées de Médan, Huysmans, selon Maupassant - à qui l'on a parfois, non sans raison, comparé Jacques des Gachons - Huysmans donc disait à peu près : "Un conteur est un monsieur qui, ne sachant pas écrire, débite prétentieusement des balivernes".

Huysmans était décédé depuis quatre ans lorsque parut le premier recueil de contes et nouvelles de Jacques des Gachons, La Mare aux Gos-ses Histoires d'hier et d'après-demain. Il aurait peut-être alors changé d'avis, d'autant plus que l'un de ces "petits récits" n'est pas sans faire penser à la Retraite de Monsieur Bou-gran, et son héros, "le plus tranquille des fonctionnaires des Colonies", à celui qui avait été fonctionnaire de l'Intérieur et rencontrait parfois Jacques quand il allait voir ses cousins, 33 rue Saint-Placide.

L'on y trouve aussi "cinq histoires de bêtes", qui annoncent déjà Sur Pattes, Contes sur les Petits des bêtes, Grand Prix de littérature enfantine. Fera le pendant Sur Pieds, Contes pour les petits des hommes. Pour les grandes personnes, Histoires de Bonnes et Bonnes Histoires avec une préface de Marcel Prévost, recueil de "Contes vrais et véridiques" dédié "aux fidèles servantes... qui ne nous quittèrent que pour se marier", et écrits "pour conserver le sourire durant les entr'actes des comédies que nous jouèrent les trente-cinq autres filles qui habitèrent sous notre toit depuis l'an 1901 jusqu'à nos jours infortunés".

Pour les grands aussi, mais également pour les jeunes, les Gens de France au labour, où il raconte "une journée" de quelques grands hommes d'autrefois. Les membres de la "Société des Sciences Morales, des Lettres et des Arts de Seine-et-Oise" avaient eu la primeur, dans des causeries inspirées par la ville royale, de cette fidèle évocation historique, politique, artistique et même morale, de la France du XVIIe siècle.

Une deuxième série entraîne le lecteur à travers l'espace et le temps, depuis "Boisrobert ou comment naquit l'Académie" jusqu'au "Grand Voyage de Mme Dudevant de son château de Nohant à sa maison de Gargilesse" en passant par "Dom Lancelot à l'abbaye de Saint-Cyran, "M. de Buffon sur ses terrasses" de Montbard, et le quartier Saint-Sulpice tel qu'il vivait au XVIIIe siècle, ressuscité pour "Une journée de Siméon Chardin".

Voyage dans l'Histoire aussi, celui qui l'entraîne Des Icônes à la Solitude à la suite de Jacques, officier de confiance de l'empereur Léon et de l'impératrice Théodora, qui, pour échapper aux révolutions de palais et à la persécution iconoclaste, se réfugia dans la solitude de Saxau en Berry où il vécut en ermite. Que l'auteur fût doublement attiré par le sujet, cela se comprend, mais il s'était si bien documenté sur la fameuse Querelle, qu'il a réussi à l'éclairer et à la rendre vivante, ce qui n'est pas un mince mérite.

Contribution à l'Histoire encore que les Quarante, collection publiée aux "Editions de la Lampe d'argile" sous sa direction et à laquelle il prit une part active. C'est l'histoire, fauteuil par fauteuil, de l'Académie Française, avec la présentation, par un jeune auteur, de son titulaire du moment. La collection ne serait pas achevée - elle ne l'est toujours pas - que bon nombre des présentateurs - près de la moitié - seraient reçus, plus ou moins rapide-

ment, sous la Coupole (Mauriac, Pierre Benoît, André Chaumeix, André Chamson, Daniel-Rops, Louis Gillet...) ou trouveraient un siège à la table du Drouant (Carco, René Benjamin, Léo Larquier et Roland Dorgelès), ce qui montre au moins que le directeur n'avait pas mal choisi ses auteurs.

A la veille du tricentenaire de l'Académie, André Demaison, dans un article des "Nouvelles Littéraires", l'avait nettement proposé aux suffrages des Quarante, et il ajoutait : "N'aurait-il pas déjà droit au titre de 'surnuméraire' qu'on avait donné à Pellisson, le premier historien de l'Académie?" Il est vrai que Jacques des Gachons lorgnait une place sous la Coupole: il avait "si peu manqué" de réceptions en vingt-cinq ans, avouait-il un jour.

Vers la même époque, secrétaire général de la revue du P. Sanson, "Revivre", destinée à élargir l'horizon des malades, il ne manque pas une occasion de parler de l'Académie ou de ses approches : c'est le dixième dîner de la Revue des Deux-Mondes, "le Deux à Quatre des Cinq Académies", etc. Las! Et ce fut l'une des peines de sa vie, il ne revêtit point l'habit vert, alors que bien des amis de ses débuts étaient entrés dans l'immortalité officielle. Il en valait pourtant bien d'autres, et n'est-ce pas ce que reconnaît Georges Fourest, ancien "ermite" lui aussi, dans cette petite pièce du Géranium oviparè :

QUELQUES CHERS MAITRES

Bazin(1) Bordeaux et des Gachons
sont fort goûtés chez ma grand-mère
Oh! pas fêlichons, fêlichons,
Bazin, Bordeaux et des Gachons
Du moins ils ne sont pas cochons
et fulent toute ironie amère
Bazin, Bordeaux et des Gachons.

(1) Un mort parmi les vivants? Et puis après?

Il n'est certes pas "cochon", non plus d'ailleurs que son frère Pierre, dont les sujets sont

pourtant plus "scabreux". Prenez La liaison fâcheuse. Un tel titre, de nos jours, entraînerait sans doute des variations ou des divagations fort éloignées de "la littérature de bonne compagnie" chère à Jacques, qui en avait fait le sujet de son discours de réception à l'Académie du Centre. Querlon dit tout, mais avec tact :

"Rose avait quitté les ateliers de corsets (...) pour prendre le galant surnom de Rose d'Almelys et pour travailler à le faire connaître.

"Elle n'avait que quinze ans, et elle connut plus familièrement les menues misères du métier que ses grands orgueils. Elle venait de se résigner pour la troisième fois aux affronts d'une officielle et médicale visite, lorsque le petit notaire Sémillet la présenta à son compatriote Jérôme..."

Au déclin de sa vie, Jacques aurait pu redire ce qu'il écrivait à l'aurore :

"Tous mes ouvrages (...) ont été écrits avec le parti pris de ne pas scandaliser. J'aime la littérature de bonne compagnie et j'écris mes livres comme si je devais les lire tout haut dans un salon. J'aime mieux risquer de ne pas être mis aux étalages des gares d'Allemagne et d'Italie où l'on ne trouve plus guère, comme l'on sait, que des livres à couverture polissonne..." C'est un écrivain moral, qui ne cherche pas à "faire la morale".

On a pu dire de lui qu'il était

"Un écrivain complet : en ce sens qu'il s'est tenu dans ce plan honnête et moyen qui est celui de la vraie bourgeoisie française, il se montre soucieux de toucher des âges et des goûts divers et qu'il lui arrive d'écrire délibérément pour la jeunesse après s'être adressé aux grandes personnes". (Noël Sabord).

Traditionaliste de tempérament, il sut se mettre au diapason de son temps, et ses cause-

ries radiophoniques étaient fort écoutées. Esprit classique, épris d'ordre et de clarté, ce qui fait l'unité de son oeuvre et de sa vie, c'est l'humour et l'amour; l'amour d'écrire : "Il n'y a vraiment que cela d'amusant en ce monde", trouvait-il; l'amour de son pays, le Berry : il transparaît même dans les ouvrages où il n'en est pas question; l'amour de son idéal, qui lui a permis de se dégager des critiques.



Les dernières années de la vie de Jacques furent attristées par les événements. Pour pouvoir encore publier, - il fallait bien vivre - il faut signer déclaration sur déclaration, mais l'humour ne perd jamais ses droits, et c'est Au jardin de mon père... qui domine comme un cocorico le martèlement des bottes et apprend à remplacer le gazon des pelouses par les pommes de terre et les poireaux. C'est dans un pays enfin libéré, mais où se profile seulement la victoire finale, que meurt, le 26 février 1945, l'aîné des frères Peyrot des Gachons.

André, qui, courageusement, en 1941, fondait une nouvelle "petite revue", Primavéra, trait d'union entre "les esprits ouverts dans la recherche du Vrai, l'Amour du Beau, la pratique du Bien", le suivait le 13 juillet 1951; Louis-Didier s'éteindra le 10 novembre.

Les quatre frères, dont les cendres reposent actuellement séparées, attendent le Jour où les réunira Celui auquel ils croyaient de tout leur coeur et qui a dit: "Je suis la Résurrection et la Vie".

J.C.

Fin



POST SCRIPTUM

Au terme de ces quelques aperçus - une étude complète nécessiterait un très gros volume - sur la vie des quatre frères Peyrot des Gachons, dont jamais rien ne vint ternir l'amitié fraternelle au sein d'une famille de petite bourgeoisie à une époque charnière, il m'est très agréable de remercier tous ceux qui, fort obligeamment m'ont fourni de précieux renseignements.

De crainte d'oublier quelqu'un, je préfère ne citer personne, ce qui me permettra de ne point nommer ceux qui n'ont pas répondu... et je le regrette.

